

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... NEW PREAMS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Charleville... 1911

FRUITS LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h, 4h, 3 P.M., 6 P.M.

Le projet de Home rule.

On sait qu'une commission prépare actuellement le projet de Home rule qui sera présenté aux Communes au commencement de la première session de 1912.

Le pouvoir exécutif serait confié à un cabinet responsable siégeant à Dublin; le pouvoir législatif à un Parlement composé de deux Chambres; les deux Assemblées seraient toutes deux élues, mais sur des bases électo- rales différentes, la Chambre haute comprenant au moins pour quel- que années un certain nombre de membres désignés par le gouver- nement anglais.

Le rapport annuel de l'Office postal d'Angleterre constate que, pendant le dernier exercice, du 1er avril 1910 au 31 mars 1911, les postes du Royaume-Uni ont expédié 3, 047,500,000 lettres, 87,100,000 cartes postales, 1 milliard 441,000,000 imprimés, 196,300,000 journaux et 121,800,000 paquets; au total plus de 5 milliards d'envois et de corres- pondances.

meut britannique; c'est ce der- nier également qui fixera le régime douanier, mais les réserves provenant de cette source seront versées au Trésor irlandais; par contre les impôts irlandais seront cotés par le Parlement de Du- blin.

UN ANGLAIS A PARIS

En septembre 1799, le frère aîné de Wellington traversa Paris, allant en Italie. Il s'appela alors le comte de Mornington et devint plus tard le marquis de Wellesley, après sa campagne des Indes et sa victoire sur Tipou-Saïb.

000 paquets; au total plus de 5 milliards d'envois et de corres- pondances. La circulation des lettres a augmenté de 340,0 depuis l'an- née précédente; celle des pa- quets de 300, celle des imprimés de 720,0, seul le transport des journaux est en légère dimi- nution. L'activité des imprimés est due en grande partie à la campagne électorale, au cours de laquelle il a été expédié près de 35 millions de mandats électo- raux.

Le Jardin de Bossuet.

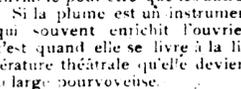
M. Georges Cain s'est promené comme bien d'autres visiteurs émus dans le jardin de Bossuet. Et voici quelques passages de l'étonnante impression qu'il en donne.

Ouverture de la saison au Théâtre de l'Opéra

PAR UNE BRILLANTE REPRESENTATION DE "LA JUIVE".

Les artistes sont salués, acclamés par un public nombreux et enthousiaste.

Devant la salle qui saluait hier son Entrée en scène des nou- veaux pensionnaires du théâtre de la rue Bourbon, on conçoit les ivresses de la rampe.



M. GRANIER.

Opéra, il y avait, dès l'heure première, une foule considérable qui se pressait à ses portes, et de la gaieté dans l'air. On sentait que tout ce monde-là était heu- reux de cette renaissance d'un de nos meilleurs plaisirs, pour rom- pre la monotonie de la vie, il faut de ces événements; comme à côté des ombres d'une toile il est besoin que les coloris jettent des réveils.



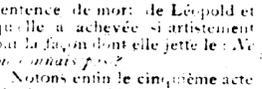
Mlle BEAUMONT.

Une soirée d'inauguration théâtrale fait toujours naître l'occa- sion d'une étude de mœurs, en discussions nous le temps, nous voudrions nous arrêter à celle d'hier avant d'entamer notre tâche de chroniqueur.



M. SILVESTRE.

A peine avait-elle attaqué l'an- dante du finale du premier acte, O surprise nouvelle, que déjà il était facile de comprendre qu'on se trouvait en présence d'une femme, non seulement habile au développement musical d'une phrase chantée, mais sachant en- core lui donner tout son sens, toute sa portée dramatique, son véritable accent enfin.



M. KOCHS.

Ce n'est pas dans le rôle d'Eu- dodoxe que nous jugeons Mlle Lavarenne, nous que nous préfé- rons copister cette fois que de la fraîcheur de voix, de la justesse de l'expression. Ses qualités voca- les sont belles, mais il lui faut un autre cadre pour les mettre en relief.

si'y déploie dans son échelle en- tière, portée par une suite de phrases étouffées, écrites d'une main sûre et qui jusqu'à la chute, vibrent de distinction, d'impré- sion. M. Silvestre doit affection- ner ce rôle, il a dû y obtenir bien des succès.

Il n'est pas de rôle qui impo- se plus de responsabilité dans l'em- ploi du ténor léger de grand opéra que celui de Leopold. Dans la scène de son amie l'auteur a mis en réquisition toutes ses cordes, aux difficultés de la montée se joignent celles des nuances et de la conduite de la phrase en ces régions élevées. M. Ariet était chargé de cette ascension et a pu pour guider sa voix et son talent, Leopold a mérité les applaudisse- ments qui l'ont salué.

Avant de terminer ces incom- plètes lignes, félicitons l'orchestre qui a puissamment contribué à l'éclat de la représentation, félici- tons son éminent chef, M. Kochs, et les danseuses dont on a beau- coup admiré la légèreté et la grâce.

Lakmé est annoncée pour de- main soir, et tout fait prévoir que la salle sera à cette seconde représentation aussi brillamment garnie qu'à la première.

Mlle Karsoff y remplira le rôle de Lakmé, M. Conrad, celui de Gerald, M. Montano, celui de Frédéric, M. Ariet, celui de Hadji, M. Beckmann, celui de Mikalaki, et Mlle Cortez, celui de Malika.

Notons enfin le cinquième acte qui court qu'il soit, le thème est intense. Ce drame, Mlle Beau- mont l'a rendu en tragédie avec un détail, car le jeu de l'artiste a dû être comme son chant. Fin- allement de l'auteur pour arriver à l'effet complexe.

TULANE

"Little Miss Fix it" est une comédie musicale de réel mérite et son interprétation ne laisse absolument rien à désirer, aussi n'est-il pas surprenant que la salle du Tulane soit archi-pleine à chaque représentation.

CRESCENT

Il faut retenir ses places d'avance au Crescent, où la troupe qui joue "The Traitor" obtient un succès exceptionnel.

ORPHEUM

Le nouveau programme de l'Orpheum a obtenu hier autant de succès qu'à la première repré- sentation, et c'est beaucoup dire.

Les musiciens de l'Orchestre Arkloff ont été particulièrement applaudis; c'est justice car ces artistes ont réellement un talent remarquable.

La jolie comédie "A Little Stranger", très bien interprétée, constitue aussi un des meilleurs numéros du programme.

Il les quitta dès que le déjeuner fut terminé. Il n'osa pas faire le tour des ateliers. Il passa l'après midi dans son bureau particulier.

Il écrivit à Milan, et il fit connaître à la personne qui s'oc- cupait de lui qu'il était prêt à ac- cepter l'importante offre.

Quelques jours passèrent. La situation allait s'aggravant. On entendait qu'un mauvais gé- nie soufflait de plus en plus la révolte et le désordre.

Mais, inévitablement, on ne le voyait pas; il glissait comme un fantôme.

A l'entrée, quand les groupes compacts attendaient le signal de la cloche, pendant que les uns, silencieux, achevaient leur cigarette jusqu'à ce qu'elle leur brûlât les doigts et que les au- tres loquaces contenaient des anec- dotes, on, comme toujours, au- tour de ces hommes et parmi des plaisanteries et des rires larsait tomber quelques paroles corroi- ves comme du vitriol.

Cette femme, c'était Sidonie. Quelquefois aussi un homme jeune, aux yeux railleurs et li- bertins, stationnait au moment même de cette foule gossardes, jetait des mots allusés comme des bradons au milieu des conversa- tions ardentes et si l'on s'éton- nait de le voir là, quelque'un ex- pliquait: — C'est le valet de chambre de M. Maurice qui vient faire ses courses.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

Le bureau était vide. Dormeill avait disparu. Satisfait et content de lui, Maurice s'était éclipsé et était déjà parti.

Seul avec lui-même, à l'abri des regards malveillants, Jean se laissa tomber sur le fauteuil où si souvent s'était assis M. Verdurel.

Une ombre mélancolique envole- pait son âme.

C'est là qu'il avait aimé et soutenu, ceux-là se milieu des- quels il avait grandi et vécu, le reniaient!

Pour eux, il continuait d'être compable.

Bien plus, il usurpait la place qu'il venait occuper parmi eux. Pour eux cette direction, ce poste éminent et envié, il ne les devait qu'à un crime.

Il remplaçait sa victime!

C'était doublement monstrueux.

Et si ceux, qui auraient dû le connaître et le défendre, ne croyaient pas à son innocence, ils seraient bien obligés, malgré toutes leurs préventions, de croire à son déshonneur.

Quant à la véritable pauvre comme eux, travaillant comme eux, ayant subi volontairement renoncé à la fortune et à la haute situation que lui assurait son contrat d'association avec M. Verdurel, ils seraient bien forcés de se dire:

— Il ne tenait pas à l'argent puisqu'il en a fait cadeau, comme d'un objet de nul prix, aux héritiers de M. Verdurel! Il ne tenait pas à dominer, puisqu'il a désiré redevenir un simple ou- vrier.

— Alors, s'il ne tenait pas à tous ces avantages, il ne peut pas avoir tué son maître, il ne peut pas avoir tué son benefai- teur.

— Il est donc innocent. Il est donc bien malheureux!... — Ah! certes oui, il était bien malheureux, le pauvre garçon dont toute la vie n'avait été que travail, confiance et dévoue- ment.

Il avait été un fils modèle, aimant et respectueux.

Il était bon camarade. Aucun de ses amis d'enfance ou de jeu- nesse ne s'était adressé en vain à lui.

Il avait témoigné pitié et amour à l'enfant qu'il s'accusait d'avoir privé de sa mère adoptive.

Quant à M. Verdurel, il n'exa- gérait rien en déclarant qu'il l'ai- mait comme un père.

Nature droite et affectueuse, il avait besoin de l'estime de ceux auprès desquels il vivait.

La sympathie de son entourage lui était aussi indispensable que l'air qu'il respirait.

Il ne pouvait s'en passer.

Tout lui semblait préférable à l'angoisse de vivre dans un milieu hostile et méfiant.

Il s'en irait donc.

Il quitterait la fabrique. Il quitterait Paris.

Quelques années auparavant, alors qu'il n'était pas encore de- venu l'associé de M. Verdurel, on lui avait offert la direction d'une industrie qu'une société franco- italienne devait créer à Milan. Il avait alors refusé. Et une doute la place était prise maintenant. A tout hasard cependant il écri- rait, et peut-être la personne qui lui avait déjà fait des offres et dont il possédait la confiance pourrait-elle lui trouver une au- tre situation...

Le cloche de la fabrique qui annonçait à midi la sortie des ateliers le surprit au milieu de ces graves et mélancoliques ré- flexions.

Il entra chez lui et la joie des siens lui fit mal.

Dans le pavillon les figures étaient rayonnantes et atten- dries.

La vieille mère glissait son cœur solitaire s'ouvrir délicieuse-

ment — le charme de Lina avait opéré ce miracle, et plusieurs fois dans la matinée elle avait embrassé sa belle-fille et le petit Pierre.

Jean était acquitté. Que lui importait le reste?

Ah! les journaux pouvaient comment l'acquitter en ter- mes malveillants, elle ne s'em- brassait guère de tout ça! Elle se sentait simple et positif, elle ne con- sidérait que le résultat.

Lina avait voulu se lever, mais encore titubante de faiblesse, elle n'avait qu'à le lit que pour s'asseoir dans un fauteuil.

Mais elle était heureuse elle aussi, autant que la Bernarde.

Elle ne comprenait pas com- ment la chose s'était passée. Mais Jean était libre, Jean était réhabilité, — du moins elle le croyait et cela lui suffisait.

En voyant la joie de sa mère et de sa femme, Jean songea: — Pourquoi les attrister! Lais- sons leur au moins quelques jours de répit après les dures épreuves qu'elles viennent de traverser. Du reste ma mère va repartir. Il faut qu'elle emporte toutes ses illusions.

— Quant à Lina, je la préparai ensuite à entrer dans mes vœux.

Il les quitta dès que le déjeuner fut terminé.

Il n'osa pas faire le tour des ateliers. Il passa l'après midi dans son bureau particulier.

Il écrivit à Milan, et il fit connaître à la personne qui s'oc- cupait de lui qu'il était prêt à ac- cepter l'importante offre.

Quelques jours passèrent. La situation allait s'aggravant. On entendait qu'un mauvais gé- nie soufflait de plus en plus la révolte et le désordre.

Mais, inévitablement, on ne le voyait pas; il glissait comme un fantôme.

A l'entrée, quand les groupes compacts attendaient le signal de la cloche, pendant que les uns, silencieux, achevaient leur cigarette jusqu'à ce qu'elle leur brûlât les doigts et que les au- tres loquaces contenaient des anec- dotes, on, comme toujours, au- tour de ces hommes et parmi des plaisanteries et des rires larsait tomber quelques paroles corroi- ves comme du vitriol.

Cette femme, c'était Sidonie. Quelquefois aussi un homme jeune, aux yeux railleurs et li- bertins, stationnait au moment même de cette foule gossardes, jetait des mots allusés comme des bradons au milieu des conversa- tions ardentes et si l'on s'éton- nait de le voir là, quelque'un ex- pliquait: — C'est le valet de chambre de M. Maurice qui vient faire ses courses.